

CHAPITRE XIII

ÉRARD DE LA MARCK ET GÉRARD DE GROESBECK.

Histoire de Liège à l'époque de la Réforme.

§ 1. — ÉRARD DE LA MARCK.

SOMMAIRE. — Situation du pays à l'avènement d'Érard. — Premières mesures de ce prince : il proclame une loi d'oubli, rétablit l'ordre dans les finances, relève les forteresses, embellit la ville, etc. — La mutinerie des Riva-geois. — Ses rapports avec la Réforme.

A la mort de Jean de Horne, le pays de Liège se trouvait dans une situation déplorable. Situation du pays.

La longue et terrible crise qu'on venait de traverser y avait laissé des traces profondes. Le peuple était extrêmement appauvri ; les finances de la ville étaient tellement délabrées, que les services publics se trouvaient interrompus faute d'argent. Les travaux d'art ou d'utilité étaient suspendus, les dernières années avaient amoncelé ruines sur ruines, et le pays se trouvait sans défense.

D'ailleurs de vives rancunes germaient encore au fond des cœurs ; les récentes rivalités n'étaient qu'assoupies : elles pouvaient se rallumer à la première occasion et produire un nouvel incendie.

L'horizon se rembrunissait de jour en jour. L'hérésie et la guerre civile menaçaient le pays ; une disette excessive allait

le plonger dans une profonde misère et le conduire à deux doigts de sa perte.

Pour remédier à ces maux et en prévenir d'autres, il fallait un homme supérieur; cet homme, on le trouva dans Érard de la Marck.

Bien qu'il fût le principal représentant de l'une de ces puissantes familles qui s'étaient si longtemps combattues, Érard commença par proclamer une *loi d'oubli*. Il défendit à ses sujets, sous les peines les plus sévères, de se reprocher les uns aux autres leurs torts réciproques pendant ces dernières dissensions. Il joignit d'ailleurs l'exemple au précepte: il traita tout le monde avec la même bienveillance, partagea également ses faveurs entre tous, et récompensa le mérite, sans acception de personnes, même chez ses ennemis personnels.

Après avoir ramené la paix et la concorde, il s'appliqua à réparer les désastres que la guerre avait causés.

La situation des finances attira d'abord son attention.

Elles étaient si délabrées que les États essayèrent vainement de les rétablir. Ils élaborèrent de nombreux projets, mais tous se trouvèrent également impuissants ou impraticables. Érard, qui était un grand administrateur, offrit son intervention. « Abandonnez-moi, leur dit-il, pendant quatre ans, la gestion de vos affaires, et toutes vos dettes seront payées. » On eut confiance en lui, et deux ans ne s'étaient pas écoulés, que la ville se trouvait complètement libérée, sans qu'on eût eu besoin de recourir à aucun impôt nouveau.

Érard put songer alors à entreprendre quelques travaux d'utilité générale. Il fit rebâtir les murailles abattues par les Bourguignons, fortifia la ville du côté de S^t-Laurent, de S^{te}-Marguerite et de S^{te}-Walburge, releva les forteresses de Huy et de Franchimont, en bâtit de nouvelles à Dinant, à Curenge, etc. : malgré ses intentions pacifiques, il voulait se mettre à même de défendre le pays contre les attaques du dehors. — Comme on témoignait quelque surprise de le voir s'occuper ainsi de travaux militaires, il répondit en riant : « Voulez-vous bien garder l'oiseau ? Prenez soin d'avoir une bonne cage. »

Cet excellent prince se préoccupa également des embellissements de la ville. Il fit disparaître les dernières traces de

destruction qui rappelaient encore le passage de Charles-le-Téméraire. Il fit rebâtir de fond en comble l'un de nos édifices le plus justement admiré, l'ancien palais des princes-évêques, qu'on restaure aujourd'hui avec tant de soin. La durée de son règne n'ayant pas suffi pour terminer ces travaux, il laissa des sommes considérables pour continuer son œuvre et achever ce monument dont la magnificence devait éclipser tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

On doit encore à Érard un superbe *mausolée* qu'il se fit ériger dans la cathédrale de S^t-Lambert avec cette inscription : *Érard de la Marck, ayant la mort devant les yeux, s'est lui-même fait ériger ce tombeau.*

Le sarcophage était surmonté de la statue du prince posée à genoux, vis-à-vis de l'image décharnée de la mort qui semblait l'appeler à elle.

Ce mausolée, véritable œuvre d'art, devint un des ornements les plus remarquables de la cathédrale et subsista jusqu'à la révolution française. A cette époque, il eut le sort de tant d'autres morceaux précieux et devint la proie des pillards. Les restes seuls du prélat échappèrent à la profanation et furent dans la suite transportés dans l'église S^t-Paul, où ils reposent encore aujourd'hui.

Quelques historiens ajoutent qu'Érard ne se contenta pas d'ériger son tombeau, mais qu'après l'avoir achevé, il y fit chaque année célébrer ses funérailles. L'empereur Charles-Quint, son ami intime, n'aurait donc été que son imitateur; car on sait que ce grand prince voulut également assister à ses propres obsèques, et qu'étendu dans le cercueil et enveloppé d'un linceul, il répondit d'une voix lugubre aux prières que les prêtres récitaient autour de la bière funèbre.

L'administration d'Érard de la Marck ne manque pas de grandeur; cependant cette période ne fut pas exempte de troubles.

L'année 1534, une terrible disette étendit ses ravages sur toute la principauté. La récolte n'avait réussi nulle part; les grains montèrent à un prix exorbitant: la misère devint affreuse.

Comme la ville de Liège était mieux approvisionnée que le reste du pays, les bourgmestres prirent diverses mesures pour

5° Mutinerie des Rivageois.

1° Il publie une loi d'oubli.

2° Il rétablit l'ordre dans les finances.

3° Il relève les fortifications.

4° Il embellit la ville.

remédier à la détresse imminente. Ils portèrent des édits sévères contre les accapareurs, qui spéculaient sur la misère publique; ils ne permirent à chaque ménage de garder que la quantité de blé nécessaire à ses besoins personnels, et fixèrent le maximum du prix des grains.

D'après ces édits, le prix du setier de froment était taxé à 40 aidants ou liards et celui du seigle à 28. Au premier abord, ces prix sont certainement loin de nous paraître élevés; mais, dans ce temps-là, l'argent était extrêmement rare, et il avait par conséquent une valeur bien plus grande qu'aujourd'hui. En 1440, la journée d'un maître-maçon se payait trois aidants et celle d'un manœuvre deux! En 1569, le bourgmestre d'une de nos grandes villes touchait douze patars et demi par jour, c'est-à-dire environ 75 centimes! (1)

Ces mesures, quelque sages qu'elles fussent, ne produisirent toutefois que des résultats insignifiants.

La disette augmenta; le peuple se mit à murmurer, et les *Rivageois*, plus éprouvés que les autres, en vinrent à une révolte ouverte.

Le 2 juillet 1531, des rassemblements tumultueux se formèrent à Tilleur et à Jemeppe. On demandait du pain: personne ne savait en donner... « Allons à Liège, s'écrièrent alors quelques voix: à Liège il y a du pain en abondance, et nous, nos femmes et nos enfants nous mourrons de faim! » Et tout le monde de répéter: « A Liège! à Liège! » et de se mettre en marche.

Ces troupes de Rivageois qui se dirigeaient ainsi vers la ville présentaient un bien triste spectacle. C'étaient des ouvriers à la figure blême et amaigrie par la faim; c'étaient des femmes et des enfants se traînant avec peine. Tous étaient armés de faux, de bâtons, de haches, de couteaux, et s'avançaient tumultueusement au son d'un mauvais tambour.

(1) L'*aidant* ou liard valait 1 1/2 centime; le *patar* (sou) représentait 4 aidants, c'est-à-dire 6 centimes; la *plaquette*, monnaie d'argent, valait 5 patars; l'*escalin* simple en valait 10 (60 centimes), et l'*escalin* double ou florin en valait 20.

Leurs rangs grossissaient à chaque pas; chaque village qu'ils traversaient leur envoyait de nombreuses recrues. Quand ils arrivèrent devant Liège, ils étaient au nombre de quatre mille.

Ils prétendaient n'avoir d'autre but que de faire baisser le prix des grains; mais, en réalité, ils voulaient piller la ville et allumer le feu de la sédition dans tout le pays.

Les Liégeois ne furent point pris au dépourvu. A l'approche des Rivageois, ils coururent aux murailles. Le sang allait couler, lorsque l'un des bourgmestres, le bon seigneur *de Viron*, exposant courageusement sa vie, se rendit au milieu des insurgés et leur adressa des paroles de conciliation. « Du pain! du pain! nous voulons du pain! » Telle fut la seule réponse qu'il reçut; et, comme il insistait, les femmes, agitant leurs longs couteaux, s'écrièrent: « Assommons le bourgmestre! assommons-le! » Jean de Viron ne recula pas devant ces menaces; il gagna les chefs de l'émeute en leur glissant secrètement quelques pièces d'or dans la main, et toute la troupe s'éloigna pour retourner dans ses foyers.

Cependant les insurgés se repentirent bientôt d'avoir écouté les paroles de leurs chefs. Dès le lendemain, ils reparurent sous les murs de la ville. On essaya encore de les apaiser, mais ce fut en vain: ils se ruèrent avec furie contre la porte S^{te}-Marguerite, et, ne pouvant l'enfoncer, ils entreprirent d'escalader les murailles. Une grêle de pierres et de balles les força à se désister de leur entreprise; ils se dispersèrent pour aller piller les monastères et les habitations d'alentour.

Mais la ville aussi renfermait des mécontents, qui menagèrent de se joindre aux Rivageois.

A ces nouvelles, Énard, qui était à Bruxelles, se hâta de revenir pour prendre les mesures que réclamaient les circonstances.

Il ordonna au clergé et à la ville d'avancer l'argent nécessaire, fit acheter des grains à l'étranger et les revendit à bas prix, défendit l'exportation des blés, organisa de grands travaux pour occuper le peuple, établit des hôpitaux pour recevoir les malades, etc., et fit punir sévèrement ceux qui avaient pris part aux premières émeutes.

Les dix principaux chefs des Rivageois furent décapités sur le Marché; des autres coupables, quatre-vingt-six furent condamnés à venir à Liège implorer leur grâce à genoux.

Cette triste cérémonie fut fixée au 1^{er} août. Les condamnés attendirent près de deux heures aux portes de la ville; enfin le bourreau parut et les introduisit en s'écriant: « Avancez, coquins! » Les malheureux Rivageois s'avancèrent alors deux à deux, la corde au cou, en chemise, les pieds nus et les mains jointes. Le bourreau les conduisit à la cathédrale, où ils firent amende honorable, et de là sur la place du Marché, en face de l'échafaud, où ils s'agenouillèrent en pleurant et demandèrent pardon aux magistrats et aux bourgeois. Ensuite on les expulsa de la ville avec ordre de n'y reparaitre qu'avec un bâton rompu, afin que tout le monde pût facilement les reconnaître.

Vers le même temps, des troubles plus graves, amenés par les discordes religieuses, vinrent également agiter notre pays.

Les circonstances étaient difficiles. Luther élevait la voix; la doctrine nouvelle qu'il prêchait, le protestantisme, avait déjà fait de nombreux prosélytes et menaçait d'envahir tous les pays de l'Europe.

Or la liberté religieuse n'était alors reconnue nulle part: l'hérésie était regardée comme un crime, et celui qui s'en rendait coupable était puni plus sévèrement que l'assassin. Quelques princes avaient même porté des peines sévères contre les blasphémateurs. En France, à l'époque de saint Louis, on leur brûlait la langue avec un fer rouge; à Liège, vers l'époque où nous sommes arrivés, on les punissait d'une amende, et, en cas de récidive, on les attachait au pilori et on leur coupait une oreille. — L'hérésie n'était donc nullement tolérée, et dans plusieurs pays on avait établi un tribunal particulier, le tribunal de l'Inquisition, pour rechercher et juger ceux qui professaient une doctrine contraire au catholicisme.

Ces mœurs et ces législations d'alors amenèrent, au temps de Luther, des troubles sans fin et de sanglantes querelles. On était bien loin encore de l'époque où le respect mutuel des consciences devint une des garanties les plus précieuses de l'ordre social.

Partout, protestants et catholiques couraient aux armes et se préparaient à une lutte formidable. Toute l'Europe était en ébullition; Liège dut nécessairement se ressentir des secousses qui bouleversaient les pays d'alentour.

Evêque et prince, Érard eut recours à tous les moyens pour empêcher le protestantisme d'envahir ses États.

Il fit publier dans son diocèse les édits de l'empereur Charles-Quint contre les hérétiques, autorisa l'inquisiteur Jean Jamolet à exercer la mission que le pape lui avait confiée, et, donnant dans un écart qui était celui de son siècle, il fit poursuivre les protestants avec la plus grande sévérité, en fit jeter plusieurs dans la Meuse et en condamna d'autres à être brûlés vifs.

Les Liégeois étaient profondément attachés à la croyance de leurs pères. Cependant ils protestèrent contre ces terribles jugements: ils obtinrent que l'inquisiteur fût éloigné et qu'il ne serait plus procédé contre les hérétiques que d'après les lois et les franchises du pays.

L'énergie et la sévérité que l'évêque déploya dans ces tristes circonstances empêchèrent le protestantisme de s'établir chez nous, mais elles mécontentèrent une grande partie du peuple et répandirent dans la cité une terreur générale.

Érard mourut l'année 1538. Jamais Liège n'avait eu un administrateur plus habile; mais aussi jamais la Réforme n'avait rencontré un adversaire plus terrible.

§ 2. — GÉRARD DE GROESBECK.

SOMMAIRE. — Situation du pays à l'avènement de Groesbeck. — Ce prince fait proclamer la neutralité du pays au milieu des luttes qui l'entouraient. — Il défend cette neutralité les armes à la main. — Il se montre le prudent défenseur du catholicisme dans ses États. — Son expédition contre Herman Stuycker. — Réformation qu'il introduit dans les lois. — Lutte contre les bourgmestres pour la garde des clefs de la ville.

Les règnes des trois premiers successeurs d'Érard de la Marck, celui de Corneille de Bergues, celui de Georges d'Autriche et celui de Robert de Bergues, ne présentent guère d'événements remarquables et ne changèrent en rien la situation du pays.

Situation du pays à l'avènement de Groesbeck.

6^e Ses rapports avec la Réforme.

Nous n'en parlerons donc pas, afin de pouvoir nous arrêter plus longtemps à celui de Gérard de Groesbeck, l'un de nos princes les plus remarquables.

Gérard, en montant sur le siège épiscopal, se trouva en présence de difficultés que chaque jour rendait plus graves (1563).

Le grand empereur Charles-Quint, qui, en sa qualité de descendant des ducs de Bourgogne, avait hérité de la majeure partie des provinces belges, venait de mourir; Philippe II, son fils et son successeur en Espagne et en Belgique, n'avait pas comme lui l'art de se faire aimer et obéir.

La rigueur avec laquelle on agissait contre les hérétiques mécontentait depuis longtemps une grande partie de la population belge; les manières hautaines et étrangères du nouveau roi, le peu de respect qu'il montrait pour les franchises du pays, le redoublement de sévérité qu'il déploya contre les protestants, avaient porté le mécontentement à son comble et provoqué une opposition déterminée.

Le chef de cette opposition, Guillaume d'Orange, surnommé le Taciturne, venait de quitter le pays et de se retirer en Allemagne, dans le but d'y réunir des troupes suffisantes pour assurer le succès de la révolution, et arracher pour toujours la Belgique à la domination de Philippe II et de l'Espagne.

Philippe II, de son côté, avait envoyé dans les provinces belges une armée nombreuse sous le commandement du célèbre duc d'Albe, avec ordre d'y étouffer dans le sang la révolution et le protestantisme, qui ne cessaient de faire de nouveaux progrès.

La principauté de Liège se trouvait ainsi placée entre deux partis également irrités et redoutables: se prononcer pour l'un ou pour l'autre, c'était s'exposer à d'horribles représailles. La neutralité seule pouvait sauver le pays et lui assurer la paix et le repos.

Cette neutralité si nécessaire, Gérard de Groesbeck la proclama hautement et sut la faire respecter les armes à la main.

Le duc d'Albe et le prince d'Orange désiraient l'un et l'autre se rendre maîtres de la ville et en faire une de leurs places d'armes.

Le duc d'Albe demanda de placer une garnison dans la cité,

et le Taciturne, revenant d'Allemagne à la tête d'une armée nombreuse, demanda de son côté de traverser nos murs pour marcher vers le Brabant.

D'accord avec le peuple, l'évêque rejeta la demande des deux ennemis.

Le duc d'Albe n'insista pas davantage; mais d'Orange ne tint aucun compte du refus des Liégeois. Poussé par quelques mécontents qui avaient embrassé le protestantisme, tels que André Bourlotte, Lumey, etc., il croyait qu'une partie de la principauté se déclarerait pour lui. Ayant passé la Meuse dans les environs de Maeseyck, il se jeta sur les terres de Tongres et de St-Trond et envahit la Hesbaye, rançonnant les villes et les villages, renversant les autels, brisant les images, pillant les églises et les monastères. Enfin il s'avança vers Liège à la tête de 25,000 hommes, sommant à différentes reprises le peuple de lui ouvrir les portes de la ville.

Les refus des Liégeois devenaient de jour en jour plus fiers: ils répondirent à un dernier messenger que si lui ou tout autre se présentait encore, il serait pendu sur-le-champ.

Le prince d'Orange se décida alors à assiéger la place. Le 2 novembre 1568, son armée parut sur les hauteurs de St-Walburge. Elle campa au même endroit où, un siècle auparavant, avait campé l'armée de Louis XI et de Charles-le-Téméraire; mais les circonstances n'étaient plus les mêmes: l'évêque et le peuple étaient d'accord; l'étranger devait succomber.

Toute la ville courut aux armes: les prêtres, les femmes même se firent soldats; l'évêque, devenu grand capitaine, parcourait les rangs nuit et jour, ne cessant d'animer les siens par son exemple et de les guider par ses conseils.

En vain l'ennemi redoubla ses assauts: partout il rencontra comme un mur d'airain devant lequel venaient échouer tous ses efforts.

D'Orange avait compté sur la division, et la division n'était nulle part. Les excitations des quelques mécontents que renfermait la ville restaient sans écho: les mêmes sentiments animaient tous les cœurs; un même mobile guidait tous les bras; tout le monde rivalisait de zèle pour la défense de la patrie et de la religion.

Groesbeck fait proclamer la neutralité et la défend par les armes.

Cependant l'ennemi ne se découragea pas. Le siège continuait avec vigueur, lorsqu'on entendit tout-à-coup la ville résonner de cris de joie et de marches guerrières : les Condusiens et les braves Franchimontois venaient d'arriver au secours de leurs frères menacés ; la ville était en fête et se sentait invincible.

A ce mouvement inusité et à l'approche de nouveaux défenseurs, d'Orange se décida à opérer sa retraite.

Les Liégeois lui firent payer chèrement l'audacieuse attaque qu'il avait dirigée contre leur cité. Ils le poursuivirent longtemps, décimèrent son arrière-garde, lui tuèrent un grand nombre de soldats et en jetèrent d'autres dans les petites bures découvertes qui se trouvaient dans les environs de la ville.

L'une de ses bures s'appela depuis lors la *Fosse au Bourguignon*. Voici pourquoi : Les soldats du prince d'Orange se livrèrent à de grands excès pendant leur retraite. Une jeune fille de Vottem, Béatrix Delvaux, tombée au pouvoir d'un de ces forcenés, se voyant entraînée par lui, réussit à le faire passer près d'une bure découverte, et, faisant un suprême effort, elle le précipita dans la fosse. Elle revint ensuite triomphante, montée sur le cheval même de son ravisseur ; comme celui-ci était Bourguignon de naissance, on appela *Fosse au Bourguignon* la bure dont la courageuse jeune fille lui avait fait un tombeau.

Si l'évêque se fit une loi d'observer la plus stricte neutralité entre les catholiques et les protestants du dehors, il ne s'en montra pas moins le défenseur ardent du catholicisme dans ses propres États.

Des prédicateurs protestants avaient pénétré dans plusieurs villes du pays, telles que St-Trond, Tongres, Hasselt, Maestricht, etc. ; l'un d'eux, le célèbre et fanatique *Herman Stuycker*, y avait gagné de nombreux prosélytes. Plein de confiance dans la force de sa parole et dans la bande de sicaires qui le suivait partout, ce fougueux apôtre de la doctrine nouvelle se vantait hautement de faire bientôt retentir sa voix sous les voûtes de St-Lambert.

C'était à Hasselt que Herman comptait le plus de partisans, et ce fut dans cette ville qu'il se retira pour tenir tête à l'évêque.

Groesbeck se montre le prudent défenseur du catholicisme dans ses États. — Herman Stuycker.

Celui-ci employa d'abord tous les moyens de douceur pour ramener le peuple égaré. Mais ce fut en vain : les habitants de Hasselt déclarèrent ouvertement ne plus vouloir obéir au prince-évêque de Liège, et refusèrent de recevoir la garnison qu'il leur avait envoyée.

Gérard de Groesbeck se mit alors lui-même à la tête d'une armée et ouvrit le siège de la cité rebelle.

Électrisés par les paroles de Herman, les assiégés se défendirent opiniâtement ; mais ils finirent par succomber. Tous obtinrent leur pardon à l'exception du prédicateur. Celui-ci toutefois échappa aux recherches de ses ennemis : il se cacha dans un chariot chargé de foin, et réussit ainsi à sortir de la ville et à gagner la frontière.

Les novateurs des autres villes du pays n'imitèrent pas l'obstination de ceux de Hasselt : ils se hâtèrent de faire leur soumission, et le calme se rétablit dans toute la principauté.

Quelques sages mesures que l'évêque prit dans la suite empêchèrent de nouveaux troubles, et partout les religieux furent soumis, sans qu'on eût besoin de recourir à ces rigueurs excessives dont le règne d'Érard avait donné de si tristes exemples.

Ce qui achève d'assigner à Groesbeck une place distinguée parmi les évêques de Liège, c'est la réformation qu'il introduisit dans les lois du pays.

Réformation
de Groesbeck.

On l'a remarqué de tout temps : plus les lois sont nombreuses, plus il se glisse d'abus dans l'administration de la justice.

Or les lois liégeoises étaient innombrables. Promulguées à différentes époques et dans différents buts, basées sur d'anciens usages qui avaient disparu, elles semblaient parfois se contredire, donnaient lieu à des interprétations diverses et occasionnaient des procès sans nombre et sans fin.

Frappé des inconvénients que présentait cet état de choses, l'évêque chargea des jurisconsultes habiles de revoir toutes les lois et coutumes du pays, de les coordonner, de les classer, de les réunir en un code et de les rendre publiques par la voie de l'impression.

Ce nouveau code servit de guide aux tribunaux pendant

deux siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion française. Il portait le titre de *Réformation de Groesbeck*.

Opposition qu'il ren-
contre vers la fin de
son règne.

Les Liégeois surent dignement apprécier les bienfaits de la sage administration de Groesbeck; peu de princes furent plus populaires que lui. Cependant, malgré la confiance absolue qu'ils avaient en leur évêque, ils n'oublièrent pas un moment leur qualité de peuple libre, et se montrèrent, comme toujours, jaloux de leurs droits et de leurs privilèges. La garde des clefs de la cité amena même des contestations assez graves entre les bourgmestres et le prince.

Celui-ci, poussé sans doute par le louable motif de défendre la capitale contre les surprises des ennemis qui l'entouraient de tous côtés, demanda que les magistrats lui remissent chaque soir les clefs de la ville. Les bourgmestres rejetèrent cette demande comme contraire aux droits de la commune. Un long procès s'ensuivit, et les bourgmestres restèrent en possession des clefs jusqu'au règne de Ferdinand de Bavière, qui trancha la question en privant le peuple de la plupart de ses libertés et privilèges.

Gérard de Groesbeck mourut le 28 décembre 1580. Les larmes que les Liégeois répandirent sur sa tombe comme sur celle d'un père font son plus bel éloge.

HISTOIRE
DU
PAYS DE LIÈGE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liège, précédé
du Rapport présenté au nom du jury par M. A. LE ROY, professeur
ordinaire à l'Université de la même ville.



LIÈGE
IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINFOSSE

—
1866
—

TOUS DROITS RÉSERVÉS

